



Virginie Desbois  
Ma dame  
aux oiseaux

Virginie Desbois

Ma dame aux oiseaux

© Virginie Desbois, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-7385-1

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Samedi

*So they say he's a madman  
But he don't understand  
But I know that he's tryin' hard  
To act like a man  
(Europe – Dreamer)*

Et voilà. Seulement vingt minutes encore à tenir et l'année serait finie. Plus de la moitié de la classe avait déserté ce matin-là, affamés qu'ils étaient de profiter des grandes vacances. Pour une fois, je n'étais pas la seule sans compagnon de table. Mais cela ne me réconfortait pas, bien au contraire. Bien que privés de leur binôme habituel, mes chers camarades de classe avaient tous préféré rester seuls plutôt que de s'asseoir à côté de moi. Pourtant, j'avais essayé de leur parler ce matin-là, les sentant unis à moi par ce même sentiment d'être des irréductibles, les quelques Gaulois qui résistaient encore et toujours à l'appel de la liberté et continuaient de suivre les cours jusqu'à la dernière minute. Ils avaient écouté poliment ma métaphore hautement littéraire, puis avaient repris leurs conversations entre eux, sans même remarquer, j'en étais sûre, mes pitoyables efforts pour m'intégrer dans le lot, pour tenter de goûter un dernier contact humain avant ce grand trou noir que représentaient pour moi les vacances d'été. En même temps, comment avais-je pu être assez naïve pour penser que le dernier jour pouvait être différent de tous ceux qui l'avaient précédé ? Que cette année pouvait être différente de celles d'avant ? Pourtant, j'y avais cru, au début. J'avais pensé dire adieu à mes vieux démons, ceux-là même qui étaient mes plus proches - et même mes seuls - compagnons depuis mon entrée hésitante au collège. En entrant en BTS, j'avais espéré rencontrer de nouvelles personnes qui, ne me connaissant pas, n'auraient eu aucun a priori sur moi. J'avais imaginé tout recommencer à zéro, me montrer sociable, amicale, et enfin me faire des amis. Malheureusement, deux semaines à peine après la rentrée, il m'avait fallu me rendre à l'évidence : les premières amitiés avaient déjà pris naissance, des groupes s'étaient déjà formés, sans que je ne m'aperçoive de rien. Je pensais alors être au même niveau que tout le monde, mais déjà les autres

m'échappaient. Ils discutaient, rigolaient, s'appréciaient, et je me sentais, moi, toujours comme au premier jour, perdue au milieu d'inconnus. J'avais raté le coche. Pire, je ne l'avais pas vu passer, ni même entendu.

Et ce dernier cours de l'année ne m'offrait rien qui me permette enfin de monter à bord. « Méthodes administratives et de gestion ». C'était tout du moins ce qu'annonçait son titre. Mais dans les faits, vu certainement le faible nombre d'élèves présents et le relâchement de tous à la veille des vacances d'été, il s'était transformé en discussion libre sur le thème de notre avenir professionnel. Tous ceux qui étaient là avaient une idée plus ou moins précise de la vie dont ils rêvaient. Tous avaient en tête un projet professionnel qui les avait amenés à choisir ce parcours, ou qui était tout au moins apparu en cours d'année. Tous sauf moi.

Moi, j'avais simplement choisi cette filière par facilité, parce que mon lycée la proposait. Il la vendait même tellement bien que j'avais eu l'impression qu'ils n'attendaient que moi, que ma place était là, qu'ils seraient peinés que je parte continuer mes études ailleurs. Alors je m'étais portée candidate, espérant au fond de moi ne pas être la seule, espérant retrouver des visages qui, après trois ans d'études secondaires, m'auraient été familiers. J'étais également rassurée par la pensée de partir avec une longueur d'avance sur les autres, sur ceux qui viendraient d'autres établissements et mettraient pour la première fois les pieds dans ce lycée, mon lycée.

Alors, que s'était-il passé ? Je ne l'ai jamais réellement compris. Je les soupçonne d'avoir commencé à faire connaissance le midi, en déjeunant ensemble, à la cantine les premiers jours puis rapidement dehors, préférant un panini ou autre kebab empreint de liberté au repas standardisé des lycéens. Tandis que moi, toujours en décalage, je rentrais tous les midis à la maison familiale, partageant mon repas avec la télévision, creusant chaque jour un peu plus l'abîme qui nous séparait.

Voilà où j'en étais de mes réflexions hautement philosophiques sur le sens de ma vie lorsque la sonnerie retentit, annonçant enfin ma libération de cette prison de savoirs. Je rêvais d'une autre vie, sans savoir encore ce qui m'attendait, sans savoir que ce changement que je réclamaais n'allait pas tarder à s'imposer à moi de façon inattendue. En rangeant pour la dernière fois de l'année mes stylos dans ma trousse, j'en étais encore à mes ruminations, même si elles avaient trouvé un autre objet auquel s'attacher. Je devais me dépêcher de rentrer. Le reste de la

famille m'attendait pour partir en vacances. J'avais déjà dû batailler contre eux pour retarder le grand départ. Ils voulaient partir la veille au soir tandis que moi, obstinée comme je savais l'être, je leur avais tenu tête pour pouvoir assister à ce dernier cours. Pourquoi un tel besoin, alors que, tout au long de l'année, je n'avais montré que peu d'intérêt pour cette formation, rechignant chaque jour à y retourner ? Par pur esprit de contradiction, devaient-ils penser. Ou pire, par pure malice envers eux. Mais en réalité, il m'était simplement inenvisageable de sécher un cours, alors que je m'étais engagée à tous les suivre, inenvisageable, après une année de lutte pour persévérer malgré mon peu d'intérêt, d'abandonner ce combat au tout dernier moment et de laisser mon année ainsi inachevée. Je devais terminer cela, dans les règles, afin d'en libérer mon esprit et pouvoir passer à autre chose. Pour moi, c'était vital. Pour eux, c'était un simple différé, sans grande conséquence. Mon sac était déjà prêt. Je n'avais qu'à rentrer, monter dans la voiture, et en avant toute, direction la côte atlantique et la maison de vacances de Jean-François qui nous y attendait, comme à chaque période de vacances depuis que ma mère et lui s'étaient rencontrés.

À la sortie de la salle de classe, un petit attroupement s'était formé et s'attardait dans le couloir. L'un des rares garçons de la promotion proposait à tout le monde un dernier moment de convivialité autour d'un verre, dans un café non loin du lycée. Une ou deux élèves déclinaient poliment l'invitation, mais la plupart acceptaient avec enthousiasme. Je mourais d'envie d'y aller, moi aussi, tout en ayant la quasi-certitude de n'être pas conviée. Cette pensée me peinait tout autant qu'elle m'arrangeait, puisque je n'aurais pas eu le temps d'y aller. Je me réconfortais ainsi de me savoir attendue, et m'apprêtais à traverser le groupe sans qu'on me retienne, lorsqu'une voix m'apostropha.

— On va tous prendre un verre, tu viens avec nous ?

« Oui ! Oui ! Oui ! » avais-je envie de hurler en faisant des bonds de cabri, toute à la joie d'être reconnue comme membre à part entière de cette communauté qu'on appelle classe. « Non, non, non » avais-je envie de pleurer de frustration en même temps. Elle était là, elle était enfin là, l'occasion tant attendue de sympathiser avec mes camarades, de pouvoir leur faire découvrir la personne intéressante que j'étais, la personnalité incontournable qui se révélerait, sans doute aucun, une fois libérée du carcan asphyxiant du règlement intérieur. J'imaginais déjà la scène. Moi, reléguée à un bout du comptoir, ou cherchant le petit trou où me faufiler une fois tout le monde installé. Je n'avais aucune



difficulté à me représenter, coite, devant un verre de limonade, mon attention sautant d'une conversation à une autre, sans jamais prendre part à aucune. Et l'esprit complètement obnubilé par la pensée de Jean-François engueulant ma mère à cause de mon retard, regardant sa montre toutes les trente secondes en pestant : « Mais qu'est-ce qu'elle fout, ta fille ? »

Alors je m'entendis répondre « Non, je ne peux vraiment pas, désolée », consciente de confirmer à jamais mon inadaptation. J'étais prête à argumenter, à décrire dans les moindres détails l'impatience du beau-père, la voiture qui déborde, les disputes tout le long du trajet, l'apéritif avec les propriétaires de la maison voisine qui marquait le début officiel du séjour... Mais l'on ne me demanda rien. Personne n'essaya de me convaincre de changer d'avis, comme ils l'avaient fait pour celles qui, avant moi, avaient décliné l'invitation. Personne ne se montra peiné, comme ils l'avaient été quelques secondes plus tôt. Ils ne m'avaient invitée que par politesse, par pitié peut-être, ou pour avoir bonne conscience, mais aucun d'eux n'était réellement ennuyé de mon refus.

Ils étaient encore en train de discuter dans le couloir, peu pressés de partir, tandis que je m'éloignais, solitaire. J'aurais pu fredonner « I'm a poor lonesome student » et l'histoire se serait arrêtée là, sur ma silhouette disparaissant à l'horizon.

Au lieu de ça, j'étais rentrée chez moi, silencieuse. Il faut dire que je n'étais pas vraiment d'humeur à chanter. J'avais traîné des pieds sur le chemin du retour, me maudissant, maudissant ma vie, maudissant les autres, tous ces autres dont, quoi que je fasse, je me sentais différente sans parvenir à savoir pourquoi. Je les avais imaginés au café, partageant leurs projets de vacances, anticipant leurs projets de vie. Une chose de plus qui les aurait liés à la rentrée, le souvenir de ce moment de camaraderie que j'avais refusé de partager.

Il n'y avait pas plus d'un quart d'heure de marche du lycée à la maison, et la distance fut avalée sans que je m'en rende compte, toute absorbée que j'étais par mon amertume. Avais-je emprunté, sans m'en apercevoir, un passage spatio-temporel qui m'avait fait remonter le temps ? La scène que je m'étais mentalement préparée à vivre en arrivant semblait avoir été, sans que j'en sois avertie, supprimée du scénario : pas de voiture chargée attendant fébrilement sur le trottoir, pas d'imprécations pressées lorsque je poussais la porte, pas de

remue-ménage organisé dédié à la préparation du départ. Non, mon arrivée ne suscita pas le moindre émoi chez la parodie de jeune couple occupé à regarder la énième rediffusion d'une série policière datée à la télévision, tout en se délectant d'une pizza à même le carton. Ma mère, entre deux bouchées, m'invita à me servir une part et à m'installer pour partager avec eux leur crise d'adolescence, comme si la mienne ne me suffisait pas amplement.

— Eh bien quoi, demandai-je en réponse, l'artillerie n'est pas en place, les troupes ne sont pas alignées ?

Comme les deux me regardaient avec perplexité, je réitérai ma question dans un langage plus commun.

— On n'est pas censés partir ?

— Ah, fit ma mère, une lueur de compréhension dans l'œil. Chrysoline passe l'après-midi chez une amie. On ne partira que ce soir finalement.

Il n'en fallait pas plus pour que le démon qui sommeillait à l'intérieur de moi s'éveille brutalement. Son indignation s'exprima tout d'abord silencieusement. Quoi ? C'était ainsi que ça se terminait ? La longue dispute où ils me reprochaient de retarder le départ ? Mes chances d'amitié que j'avais laissées échapper pour ne pas être en retard ? Tout cela pour que j'entende finalement que le départ était retardé parce qu'elle « passait l'après-midi chez une amie ». Et moi dans tout cela ? Est-ce qu'ils avaient pensé à moi une seule seconde ? Oh mais non bien sûr, moi je ne comptais pas.

— C'est pas vrai ça ! m'emportai-je alors, au bord de la crise de nerfs, lorsque le démon, après avoir exploré toutes les voies sans issue de mon cerveau, trouva enfin le chemin de la sortie. Vous m'avez fait un foin parce que je voulais aller en cours ce matin, et maintenant on retarde le départ parce que l'autre cruche est chez sa copine ! Et elle, vous l'engueulez pas bien sûr !

Avec le recul, je me dis que Jean-François n'avait certainement pas dû apprécier d'entendre traiter sa fille de cruche, mais j'étais dans un de ces accès de rage incontrôlables qui se déclenchaient de plus en plus fréquemment depuis que nous habitions tous les quatre. Je le vis blanchir et se crispier, dans un effort pour garder son sang-froid et ne pas réagir. Il devait avoir eu une discussion avec ma mère à mon sujet. Ma mère, toujours posée et raisonnable, avec une solution toute prête à tous les problèmes.



— C'est mieux de partir de nuit, ça nous évitera les bouchons. Et puis, hier, c'est toi qui te plaignais de manquer de temps pour préparer tes affaires, alors tu devrais être contente.

— Contente ? Mais je m'en fous, moi, de votre départ et de vos vacances de merde ! J'ai refusé un pot avec mes copains pour me dépêcher de rentrer et maintenant tu me dis qu'on part plus ! J'en ai marre, moi ! Vous décidez toujours de tout sans jamais me prévenir !

Je ne contrôlais plus ma colère, ma rage, mon désespoir, ces sentiments violents dont j'étais le jouet involontaire et la première victime. J'étais allée trop loin, je le savais, et je ne pouvais plus revenir en arrière. Le combat avait commencé et il fallait maintenant aller jusqu'au bout, jusqu'à ce qu'il y ait un vainqueur... et un vaincu.

— Nos vacances de merde, comme tu dis, personne ne t'oblige à y aller. Tu es majeure, tu fais ce que tu veux. Si tu veux rester là, et bien tant pis pour toi. Nous, en tout cas, on se passera bien de tes sautes d'humeur.

J'en restais pantoise. Réellement, ils partiraient sans moi ? Ils étaient prêts à me laisser toute seule à la maison, pour profiter de leur petit bonheur sans nuage, sans que je vienne le gâcher. Je ne pouvais plus contrôler les larmes qui menaçaient de noyer mes yeux. Non pas des larmes de peine mais des larmes de haine, une haine née sûrement de mon mal-être, dont j'accusais ma famille d'être la cause. Je ne voulais pas qu'ils me voient pleurer, qu'ils me croient faible, perdante. Je courus me cacher dans ma chambre, non sans avoir marmonné un incompréhensible :

— Super ! Amusez-vous bien !

La violence avec laquelle je fis claquer la porte avant de m'enfermer à clé fit vibrer les murs. Une fois à l'abri de tout, dans mon antre, je m'assis à même le sol, dos contre la porte, tête dans les genoux, et me laissai aller à des torrents de larmes impuissantes et silencieuses.

Tout l'après-midi fut constitué de larmes, de rancœur, de tristesse, de solitude et d'abrutissement télévisuel. Je rêvais de la vie idéale et facile des sitcoms américaines, de ce monde parallèle où les méchants étaient méchants, les gentils gentils, où les gens pleuraient quand il fallait, riaient quand il fallait. Où l'effet

de chaque cause, et la cause de chaque effet, étaient évidents. Où l'expression des sentiments était parfaitement adaptée à la situation. Où les héros ne se noyaient pas dans des tourbillons de haine, de colère, de peur, de frustration inexpliqués et ravageurs. Je ne rêvais pas d'un bonheur parfait, je rêvais d'un monde où, simplement, je comprendrais le pourquoi et le comment des choses. Un monde où la colère ne naîtrait que de l'injustice, la tristesse que du drame, et la joie que de l'amour des autres. Alors je regardais ces séries, et j'en refaisais le scénario. J'y trouvais ma place, toujours un peu solitaire, toujours un peu à l'écart, mais finalement toujours acceptée malgré tout par les autres protagonistes. J'aimais m'inventer ainsi des histoires, que je me racontais ensuite le soir, avant de m'endormir. Peut-être cette faculté à m'évader de la réalité, à m'inventer d'autres vies dont j'avais le total contrôle, m'évitait la nécessité de prendre en main ma vie réelle. Dans celle-là, j'avais plutôt tendance à tout bousiller, jusqu'à mes rêves.

Quand l'écho d'une conversation me parvint, indice du monde situé de l'autre côté de ma porte fermée m'informant que Chrysoline était rentrée, je coupai le son de la télévision et tendis l'oreille, pour l'épier. Allaient-ils lui parler de moi ? Lui dire que j'avais encore piqué une crise, que je n'étais qu'une tarée déséquilibrée ? Non. Rien. Pas un mot à mon sujet. Comme s'ils m'avaient oubliée, moi, enfermée dans ma chambre depuis des heures, en souffrance, comme si je ne comptais pas, comme si je n'existais pas. Eux n'avaient pas été marqués. Ils avaient passé leur après-midi à vaquer à leurs occupations, à vivre leur vie, pendant que je me débattais dans l'indifférence, perdue dans le brouillard de mes émotions.

Quand on frappa à ma porte, quelque temps plus tard, je ne donnai pas signe de vie, malgré les coups de tambour de mon cœur qui cognait si brutalement dans ma poitrine qu'il aurait presque pu me trahir. C'était Chrysoline qui accomplissait la mission dont on l'avait chargée : m'appeler à table. Je restais assise sur mon lit, dos contre le mur, genoux repliés sous le menton, face au téléviseur dont je fixais d'un regard flou les images muettes. L'oreille aux aguets, ma façon d'être en contact avec la vie, j'attendais. J'entendis ma mère demander à Chrysoline si elle m'avait bien prévenue, et son mari lui répondre de laisser tomber, que si j'avais décidé de bouder, ils n'allaient pas me supplier, et